

## Nous sommes faits



Quiconque prétend appartenir à la catégorie majuscule des Individus – ces rares qui savent encore faire la différence entre sphère privée et sphère publique, rejettent la plupart des principes de la société du contrôle et tentent vaille que vaille de protéger leur intériorité des agressions de la peste communicationnelle –, quiconque donc conserve un semblant d'âme dans cette ère du corps poreux et des relations translucides ne lira pas l'essai collectif *La tyrannie technologique* sans un sentiment croissant de désarroi.

Nous sommes faits. Tel est en somme le constat qui s'impose à la fin de chaque page de ce bilan. Et la résistance semble bien maigre, dérisoire, face à l'énormité de ce qu'il nous est donné de vivre actuellement, à savoir la « transhumanisation » de l'homme vers la parfaite mise au pas de l'être par la machine.

Rien d'orwellien ici. Aucune menace ni prophétie. Le futur, c'est maintenant, et

partout. Nous savions déjà que la critique du système technicien était rendue de plus en plus difficile du fait de son articulation avec l'idéologie du Progrès qui, elle, apparaît comme incontestable. Dans ces conditions, vouloir revenir en arrière est aberrant. S'arrêter pour penser prend des allures de scandale.

Du coup, la logique s'emballe et l'acceptation de toute nouveauté est entérinée du fait même qu'elle se voit proposée au public, voire à partir du moment où elle est jugée concevable. Le fichage généralisé de l'humanité par la biométrie, appliquée indifféremment dans les aéroports où l'on redoute les terroristes et les cantines scolaires où l'on traque les resquilleurs, n'est que l'extension terminale, mais tacitement admise, de ce processus.

Que faire ?

Casser.

Le verbe révolte. Il a des allures suspectes de casquettes retournées ; il choque et contrarie à la fois, comme les vitres d'un abribus explosé. Sauf qu'ici, la destruction devient résistance et non plus seulement vandalisme. Célia Izoard et quelques-uns de ses amis font actuellement les frais de ce courage : ils se sont vus récemment inculpés et condamnés à payer de lourdes indemnités pour avoir mis hors d'état de nuire une machine de contrôle biométrique.

L'engrenage de la peur et son corollaire, la réaction sécuritaire des autorités, ont fait entrer les masses dans une nouvelle ère : celle de l'acceptation, ou plutôt, celle de l'impossibilité, de l'*inconcevabilité* du refus.

Entaché des stéréotypes les plus noirs, celui qui aura le malheur de ne pas posséder de GSM, de remettre en question le bien-fondé du biopouvoir (même s'il permet occasionnellement d'identifier un pédophile ou de dégommer un porteur de sac à dos au comportement déviant), de ne pas être en parfaite adhésion avec la vitesse de

son temps, sera taxé des pires attitudes : ringardise, passéisme, désir de se distinguer, pas-coolisme, inaptitude à être au monde, non-conformisme et, pourquoi pas ?, retard mental.

Il ne s'agit pourtant pas d'exercer une critique de pure forme. Il s'agit simplement de savoir comment l'on s'accommode de ce pouvoir qui nous rend muets à coups d'injonctions paradoxales et fait de chacun de nous, face à des choix basiques, de véritables schizophrènes en puissance. Le malaise contemporain repose en grande part sur le fait que les humains sont atteints d'une frénésie (de travail, de loisirs, d'achats, de rencontres, de dialogues,...) dans la mesure où ils tentent de rattraper en permanence ce qui les dépasse. La vision d'un temps linéaire a été abolie au profit d'une verticalité de l'instant ; notre vie devient inéluctablement synchronique.

De deux choses l'une. Soit cette évolution (ou devrait-on parler d'involution, puisque le mouvement consiste à internaliser les ressorts de l'oppression ?) arrange le plus grand nombre, la servitude volontaire correspondant à une assomption de ce que l'*homo sapiens* attend depuis l'âge des cavernes. Dès lors, autant baisser les bras tout de suite et savourer les dernières bouffées d'oxygène qu'il nous reste à inhaler, avant l'implant fatal. Soit cette modification en profondeur, ce laminage de nos biorhythmes, de nos corps, de nos esprits, participe du plus formidable viol de conscience jamais orchestré, de surcroît par une idéologie qui s'est toujours construite en butte à l'épouvantail du totalitarisme tout en prétendant n'œuvrer qu'à notre bien : la Démocratie.

Peut-être est-ce cela qui manque à l'ouvrage des Éditions de l'Échappée : un zeste de méfiance à l'encontre de ce système que l'on croit toujours mal interprété, dévoyé, bafoué, victime de ses bonnes intentions, malgré ce qu'il recèle de magnifique, et auquel on compte redonner son sens premier, sa noblesse originelle, sa noble vocation.

Et si le Mal contemporain était justement d'essence démocratique ? Et si le Capital et la Technique étaient les armes de ce Mal ? Et si son but final n'était que la liquidation de l'homme au profit de l'avènement du consommateur intégralement traçabilisé ?

Et si la réponse à toutes ces questions était « oui », ne serait-il pas grand temps de se dire qu'il est temps de passer, *radicalement*, à autre chose ?

**Frédéric SAENEN**  
**Octobre 2007 – Mai 2008**

**Cédric BIAGINI, Guillaume CARNINO, Célia IZOARD, « Pièces et mains d'œuvre », *La Tyrannie technologique. Critique de la société numérique*, Éditions L'Échappée, 260 pp., 12 €.**

\*\*\*

## La rencontre : Célia IZOARD

*Philosophe de formation, traductrice d'ouvrages anglo-saxons sur le luddisme, Célia Izoard a aussi eu le courage de sortir de la spéculation intellectuelle pour se faire militante active au sein du groupe Oblomoff, dont les actions visent, comme elle l'explique, à « contester l'aura angélique de la recherche scientifique ». À travers ses combats, qui ne feront sourire que les satisfaits de l'époque et les imbéciles, c'est finalement chacun de nous qu'elle défend contre les nouvelles formes de pouvoir les plus insidieuses qui soient.*

**Jibrile : Vous êtes donc philosophe. Quel cheminement intellectuel vous a amenée à vos prises de position actuelles envers à la société technicienne ?**

Célia Izoard : L'appellation « philosophe » est flatteuse, mais injuste : j'ai simplement fait des études de philosophie. Dans un contexte favorable, pas trop sclérosé, cet enseignement permet de naviguer librement entre toutes sortes de disciplines et de se poser des questions scandaleusement générales sur le monde d'aujourd'hui. Appelez ça comme vous voulez, philosophie, ou tout simplement « réflexion », l'intérêt est de comprendre dans quel type de monde nous vivons, quelles logiques y sont à l'œuvre. Avant d'accumuler des connaissances ou de l'information, nous avons tous besoin de cette activité de compréhension. Hannah Arendt définit le comprendre comme une dimension de l'habiter. Nous avons besoin, c'est presque physiologique, de comprendre ce qui nous arrive. Quand on ne comprend pas, on devient fou, c'est comme le manque de sommeil, c'est aussi important. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que la spécialisation à outrance des savoirs, l'activisme technologique et les systèmes de propagande actuels, extrêmement puissants, ne nous y aident pas.

J'ai commencé par travailler sur les addictions, catégorie médicale qui regroupe les symptômes de dépendances pathologiques. Je me suis demandé quel rapport elles entretenaient avec la modernité : pourquoi voit-on apparaître massivement un rapport au plaisir si destructeur à partir du XIXe ? Que disent ces symptômes sur notre monde, sur notre assujettissement, sur nos formes de vie prolétarisées ?

Le fond du problème que je me suis posé peut se résumer en ce paradoxe. A mesure que se déploie l'Occident moderne, avec sa prolifération de gadgets et de prouesses technologiques, sa manière de trancher tous les problèmes par la preuve matérielle — la preuve par le fait —, la réalité s'amenuise. Notre sentiment de réalité, d'une réalité commune, et ce que Benjamin appelait l'expérience, ne semblent pas résister à cette accumulation d'objets. Comme si l'ancrage matériel ahurissant de l'Occident n'avait abouti qu'à produire un réel fantomatique, désertique, disloqué, tétanisant, en démantelant les bases immatérielles de la vie en société.

En 2004, en France, on vit apparaître dans la rue des chercheurs déguisés en cadavres, ou des valises à la main, menaçant de s'expatrier si l'Etat ne leur donnait pas plus d'argent. Le ton de ce mouvement de chercheurs en colère, c'était quelque chose comme « Nucléaire dans la galère ! Des euros pour des neutrons ! ». Ils expliquaient tout bonnement que seule la Recherche pouvait sauver la croissance économique et que, donc, il fallait sauver la Recherche. Mes amis et moi, ça nous a beaucoup fâchés. Nous ne voulions pas sauver la Recherche. Nous nous sommes demandé si toutes ces distinctions « science pure/science appliquée », « recherche désintéressée/recherche industrielle »..., ne servaient pas plutôt à masquer la

collusion fondamentale entre la Recherche scientifique, publique ou privée, et le déploiement techno-capitaliste. Nous avons fondé le groupe Oblomoff et, après mûre réflexion et enquête, nous avons conclu que oui. Nous oeuvrons, entre autres, à la désaffectation des cursus scientifiques.

**Vous connaissez bien le luddisme. Quels sont les aspects de cette forme de « réaction » (on sait les fondements pour ainsi dire réactionnaires qui animèrent ce mouvement) que vous pensez pouvoir être encore d'application à l'heure actuelle ? Pour faire bref, « casser » aujourd'hui comme les luddites osèrent le faire au début du XIXe siècle constitue-t-il un quelconque espoir de sortir de l'impasse ?**

Dans les propos des Luddites transparait une distinction entre technique et technologie qu'à tort, nous ne faisons pas aujourd'hui. Certains d'entre eux s'adressent au gouvernement, lui rappelant qu'il est irresponsable de sacrifier au profit de machines « cette part importante de la nation que sont les TISSERANDS DE COTON ». Cela signifie quelque chose de très précis : les tisserands *sont* la technique, c'est-à-dire qu'ils l'incarnent et en sont dépositaires, tandis que la technologie du tissage — les machines et le système de l'usine — transfèrent cette technique à des boîtes noires. Dorénavant, les détenteurs de la technique, ce seront les ingénieurs, et plus tard, les chercheurs. La définition du prolétariat, c'est celle d'une classe expropriée. Cela peut s'entendre en plusieurs sens : expropriée de ses terres, de formes culturelles propres et surtout de ses savoirs-faire. Aujourd'hui, le processus de prolétarianisation est presque achevé. D'une part, parce que ce sont des classes dont le statut était resté jusque-là assez protégé, par la détention de savoir-faire considérés comme honorables, mais aussi par des corporations puissantes, qui se voient prolétariées : par exemple les médecins, les infirmiers, les chirurgiens, l'ensemble des cliniciens, rendus de plus en plus obsolètes par la numérisation de la médecine, de la chirurgie (nouvelles machines de soins et télémédecine) ; les professeurs, menacés d'expropriation par l'enseignement numérique : une salle de classe où le professeur « accompagne » les élèves travaillant sur des ordinateurs. Peu à peu, le pouvoir qui accompagne la connaissance et l'exercice d'un vrai métier est transféré à des laboratoires qui développent des technologies. Bien sûr, cela ne doit pas annuler la critique de l'Ecole ou de la médecine moderne telles qu'elles ont existé jusqu'à maintenant — disons que c'est encore pire.

En cassant les machines, au milieu d'autres formes d'action qui rendaient ce geste explicite et réappropriable, ceux que l'on a appelé les Luddites remettaient les machines à leur place, tout simplement ; ils considéraient qu'elles appauvrissaient à la fois l'ouvrage (la technique) et l'œuvre (l'objet fabriqué, de qualité moindre). L'événement qui marque l'essoufflement du mouvement luddite, la loi qui punit de mort le briseur de machines, marque aussi, symboliquement, le début de la sacralisation de la machine. Casser une machine devient *extraordinairement violent*, ce qui n'était pas le cas avant ce moment, qui suit deux siècles d'épisodes de bris de machines relativement courants et peu sanctionnés. Quand la destruction de l'intégrité individuelle, des liens humains et des métiers par les nouvelles technologies atteint le stade actuel, il est bon de rappeler que les machines à commande numérique et leurs avatars ne sont que des gadgets et que l'on n'a aucune raison de les considérer comme des choses sacrées — d'autant moins, en considération de l'exploitation et de la destruction des milieux de vie qu'ils suscitent.

« Casser » ne peut jamais être que l'une des facettes d'une lutte politique. Surtout aujourd'hui, quand la plupart des gens ont été tellement intégrés au système de production, à la fois matériellement et idéologiquement, qu'ils considèrent toute nouveauté technologique comme un bienfait : pour leur vie quotidienne qu'on leur promet de rendre « plus pratique et plus simple » (promesse continuellement démentie par les faits), pour la croissance, à laquelle beaucoup continuent d'adhérer. Il me semble donc important d'expliquer inlassablement pourquoi il est nécessaire de ne pas céder, de ne pas s'enrôler. Mais tout en combattant l'impérialisme techno-industriel pour reconquérir une certaine *autonomie politique* (une intégrité individuelle, une solidarité collective), il faut également travailler à notre *autonomie matérielle*. Organiser une vie collective permettant de ne pas dépendre des supermarchés et de grandes entreprises indéfendables pour chaque geste de la vie quotidienne, et de ne pas collaborer par son travail. Difficile de faire l'une et l'autre chose, mais cela semble nécessaire.

**Pouvez-vous nous raconter dans quelles circonstances exactes vous avez été inculpée et condamnée en 2006 ? Quelles ont été, outre les indemnités financières, les conséquences de ce procès (au niveau professionnel et peut-être plus personnel). Avez-vous le sentiment d'être en quelque sorte entrée « en dissidence » avec la modernité ?**

Avec deux camarades et amis, j'ai été arrêtée suite à une action contre la biométrie dans un lycée de l'Essonne, où j'ai participé au bris de lecteurs biométriques servant à contrôler l'entrée des élèves dans la cafétéria. Nous étions venus là à une vingtaine, ayant décidé de mener cette action au grand jour, devant les élèves, à qui nous avons distribué un tract. Le lycée de Gif-sur-Yvette est l'un des premiers établissements en France à s'être équipé de ces dispositifs, un lycée opportunément situé sur un haut-lieu de la recherche & industrie, le plateau de Saclay. Mettre ces machines dans un lycée, aux dires même des industriels qui les fabriquent, sert à conditionner les plus jeunes à la vidéosurveillance, la biométrie et l'identité numérique en général, pour qu'ils ne s'opposent pas à l'introduction massive de ces technologies dans la société. Le livre bleu 2004 du GIXEL (les industriels de microélectronique) où l'on trouve ces préconisations, adressées au gouvernement, est un bel exemple de totalitarisme industriel<sup>1</sup>. Cette opération de propagande rencontre un franc succès : en 2005, 30 établissements scolaires en France utilisaient la biométrie ; en 2008, environ 300.

Les juges du tribunal d'Evry qui nous ont condamnés n'ont pas considéré qu'éduquer les enfants à être gérés à distance par des opérations numériques posait un problème, ni même le fait d'ancrer cette gestion sur l'anatomie des individus. En deux mots, le fer rouge, c'est brutal ; le numérique, c'est lisse.

Nous avons été condamnés à trois mois de prison avec sursis et à verser plus de 10 000 euros d'amende et dommages et intérêts. Nous avons toujours besoin de soutien financier<sup>2</sup>.

Sur la dissidence...je ne tiens pas à fantasmer mon rôle politique.

---

<sup>1</sup> Voir la version non expurgée sur : [bigbrotherawards.eu.org/Livre-Bleu-du-Gixel-les-BBA-republient-la.html](http://bigbrotherawards.eu.org/Livre-Bleu-du-Gixel-les-BBA-republient-la.html) -

<sup>2</sup> Envoyer les dons au Cheval Noir, 131 rue du Cherche-Midi, 75015 Paris (chèques à l'ordre du Cheval Noir).

**Comment jugez-vous, avec le recul, une personnalité telle que celle de Unabomber, qui est souvent cité comme l'incarnation du « luddite absolu » ?**

Quand j'ai lu *La société industrielle et son avenir*, j'ai eu le même sentiment que René Riesel : Kaczynski est « fou de lucidité ». La lucidité solitaire est une activité dangereuse, pour qui la pratique. Le luddisme était un mouvement populaire, de communauté, de sens commun. On parle beaucoup de ces ouvriers anglais, qui ont œuvré sur une courte période, vers 1810, en oubliant que des mouvements semblables ont existé dans tout l'Europe, au début de la révolution industrielle : en France, en Allemagne, en Espagne<sup>3</sup>. Ces mouvements luttent contre le démantèlement imposé de leurs modes de vies et de leurs métiers, donc contre le déploiement sur les territoires de l'Etat moderne et du système industriel qui lui est consubstantiel. Leurs formes d'actions étaient multiples (hôtels des impôts dévastés, rassemblements, pétitions...), en fonction du contexte. D'après ce que j'ai lu, les assassinats étaient assez rares.

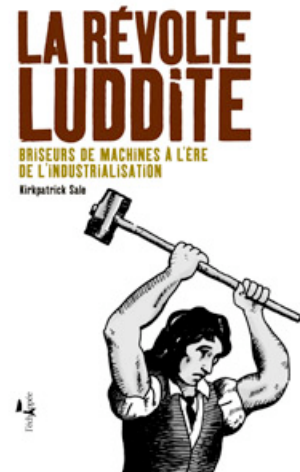
Les Luddites anglais ont commencé à assassiner des industriels tardivement. Si l'on en croit Kirkpatrick Sale, cela a signé leur échec, le reste de la population ne pouvait pas facilement s'y reconnaître, et encore moins reprendre à son compte ces formes d'action.

Et sur les Unabomber en général... le problème avec les bombes, c'est qu'on ne sait jamais trop si ce sont les militants ou le gouvernement qui les pose (j'ai vécu en Italie).

**Au terme de la réflexion inaugurale de l'ouvrage, signée Cédric Biagini et Cédric Carnino, il y a cette phrase : « Nous ne négligeons donc pas le risque d'être récupérés par des franges peu recommandables du spectre politique actuel. » On entrevoit à qui s'adresse l'allusion ! Le clivage droite-gauche étant déjà difficile à débrouiller en politique, qu'en est-il d'un tel *distinguo* lorsque l'on affronte la sphère technicienne ? Cette sphère ne constitue-t-elle pas une idéologie en soi, avec son propre discours, ses propres dogmes ? D'où se positionne-t-on dès lors lorsque l'on entame une telle croisade ? Et peut-on encore rester pleinement sur le terrain de la démocratie pour la mener ?**

L'idée du bien fondé *a priori* du développement industriel et du progrès technologique — de la croissance — rend le paysage politique indifférent et consensuel. La Gauche politicienne est depuis longtemps ouvertement impérialiste (« favorable à la mondialisation ») et adhère au totalitarisme industriel (« soutient la recherche & développement »).

Une certaine frange de l'extrême-droite, très peu nombreuse, développe parfois un discours localiste et anti-impérialiste, et critique les technologies de surveillance.



L'ouvrage de Kirkpatrick Sale  
traduit par Célia Izoard  
aux Éditions L'Échappée

<sup>3</sup> Une synthèse des mouvements des résistances à la mécanisation en Espagne, dans la revue traduite de l'espagnol, *Les Amis de Ludd*, n° 1 à 4, Paris, Petite Capitale, 2005.

J'avoue que je ne les connais pas très bien. Mais je doute qu'ils défendent l'égalité politique, ce qui est justement ce à quoi nous tenons.

Voici deux siècles que notre production repose sur le meurtre, la réduction en esclavage, l'exploitation et l'expropriation des peuples du Tiers Monde. Aucune égalité politique n'est possible si notre mode de vie nécessite d'utiliser le reste du monde comme réservoir à matières premières, usine, décharge industrielle et défouloir touristique et philanthropico-colonial. Le monde industriel repose sur une division raciste.

Par ailleurs, notre dépendance technique à quelques structures très puissantes (Etat, recherche et industrie) condamne d'avance toute émancipation démocratique. Cet arsenal technologique nous empêche d'organiser nos propres vies, en redéfinissant nos besoins et en explorant des techniques moins aliénantes. Dans *Forces of Production*, David Noble a montré que la production industrielle s'est toujours orientée vers la concentration de pouvoir, utilisant l'automatisation pour capter le savoir-faire des travailleurs et ainsi, affaiblir leurs prérogatives. Les sciences et les technologies, telles qu'elles se sont développées, sont le bras armé de la concentration capitaliste et de la colonisation de nos vies par des logiques étatistes. Le simple fait qu'il y ait une soixantaine de centrales nucléaires en France implique nécessairement le mensonge à grande échelle et la force armée. Si l'on réfléchit sérieusement à ce que pourraient vouloir dire la liberté et la démocratie, on voit bien qu'elles sont incompatibles avec cet appareil de production, qui nous maintient structurellement dans l'impuissance.

C'est pourquoi je disais que tout projet politique qui vise réellement à plus de démocratie doit prendre en compte la reconquête de l'autonomie matérielle et technique. La démocratie nécessite, avant toute chose, de pouvoir émettre des jugements sur les choses sans être systématiquement dépendant d'experts. Aujourd'hui, le moindre jugement requiert une expertise. Un exemple : la Commission française informatique et libertés (la CNIL) paie des experts pour décider, sur la base de critères très compliqués, quelle technologie est compatible avec la liberté : tel type de fichage, tel type de vidéo-surveillance, tel type de biométrie et tel autre, non. Elle développe, comme beaucoup de « comités d'éthique », des définitions absurdes de la liberté : celles-là même qui permettent de la rendre compatible avec tout ce qui nous entoure. Nous avons des bureaucrates-experts ès libertés ! C'est dire à quel point tout nous échappe.

La réponse est donc : au contraire, si nous menons ce type de luttes, c'est parce que nous pensons qu'elles permettent de défendre l'égalité et la démocratie sans se payer de mots.

**Nous avons fait la part belle, dans *Jibrile*, à la critique d'auteurs qui nous semblaient être les symptômes assumés, quand ce n'est les hérauts triomphants, du « transhumanisme » évoqué dans votre ouvrage. Je pense notamment ici à Houellebecq et Dantec... Ne serait-il pas temps d'amener le débat sur les technosciences dans le champ des romanciers et des artistes, ne fût-ce que pour que Ludd reconnaisse les siens et que sa « cause » ait une audience moins systématiquement marginalisée ?**

Tout d'abord, moi et d'autres, nous nous méfions beaucoup de l'étiquette de « néo-luddites ». Il y a là quelque chose d'anachronique : la production industrielle a envahi toutes les sphères de l'existence ; il ne s'agit plus de faire fermer quelques usines.

Nous combattons un système global, de toutes les manières qui nous semblent pertinentes. Attaquer les technologies d'aliénation en est une, mais pas la seule.

J'ai une impression très forte que l'art contemporain, sous couvert d'une quête de subversion toujours plus abstraite, banalise toutes ces questions, par exemple, en rendant *sympathique* le fait de s'implanter des puces sous peau. Beaucoup de plasticiens sont fascinés par cette interface homme-machine. Essayez donc d'aller protester contre la mise en place d'une borne biométrique dans une école d'art parisienne, vous verrez ! On a été salement reçus : ces élèves adorent leur machine, c'est la liberté.

**Ne craignez-vous pas que le mouvement de la contestation de la technologie ne meure étouffé dans celui, flou, insaisissable, du « citoyennisme » local et ponctuel ? N'est-ce pas en ce que la vision globale du problème est quasiment impossible que la résolution globale du problème s'avère difficilement concevable ?**

Les actions locales menées pour municipaliser l'eau, contre un site de traitement de déchets nucléaires, contre une antenne-relais, une ligne haute-tension, me semblent très importantes. A condition qu'indépendamment de l'issue, elles prennent en compte le caractère global de ces nuisances. La lutte exemplaire du Val Susa contre la ligne TGV en est une bonne illustration. Ils résistent depuis plus de dix ans. Mais ce n'est pas une action « citoyenniste », avec tout ce que le mot a de péjoratif. S'ils avaient agi dans le strict respect de la loi et des procédures républicaines, ils n'auraient jamais gagné.

Comme la plupart des gens, je n'ai aucune idée de ce qui pourrait nous permettre, à l'échelle du monde, de sortir par le haut de cette désolation. Reconstruire la solidarité à partir de là où l'on est, me semble être la chose la plus utile et la plus vivable. Eviter à tout prix d'adopter la posture gestionnaire de sauveur du monde : parce qu'à la base, c'est elle qui nous a fourré dans ce pétrin cosmique.

**Toute position (intellectuelle ou activiste) qui ne soit pas en adhésion avec le cours des choses tel qu'il est imposé par le système contemporain n'est-il pas un baroud d'honneur, voué d'avance à l'échec ? Pensez-vous que, tôt ou tard, à cause de contraintes extérieures plus ou moins fortes, vous serez amenée à devoir vous *résigner* ?**

Je considère qu'il n'est pas tout à fait absurde de faire les choses uniquement parce qu'elles sont belles. C'est un point de vue moral. Saisir la possibilité de bien agir, lucidement et avec d'autres, c'est une manière sensée de vivre sa vie.

**Propos recueillis par Frédéric SAENEN**